

...Lexique des termes musicaux...

Chiffre : Emploi de chiffres pour indiquer les notes d'un accord. Dans la musique baroque, on écrivait seulement la ligne de basse que l'on chiffrait. Cela permettait aux instrumentistes de jouer les accords désirés par le compositeur mais en les disposant à leur gré.

Chœur : Ensemble de chanteurs. Il y a des chœurs indépendamment pour voix de femmes ou voix d'hommes et des chœurs mixtes pour quatre tessitures de voix.

Choral : Chant à plusieurs voix, harmonisé note par note pour lui conférer une allure stricte et statique.

Chorale : chœur composé d'amateurs.

Chorégraphie : Art de créer et de régler les pas et la mise en scène d'un ballet.

Chorus : (Mot anglais signifiant chœur). Terme de jazz pour désigner la mélodie qui constitue le refrain et qui marque le point de départ des improvisations.

Chromatique : (du mot grec « chroma », qui signifie couleur). Gamme dans laquelle toutes les notes sont distantes entre elles d'un demi-ton seulement.

Cistre : Instrument à cordes pincées, beaucoup utilisé en Europe entre les XIII^{ème} et XVII^{ème} siècles, le cistre a été adopté par le Portugal comme instrument national sous le nom de *chitarra*.

Cithare : Instrument à cordes de la Grèce antique, proche de la lyre.

Clairon : Instrument à vent en cuivre inventé après les guerres napoléoniennes, il fut inspiré du bugle anglais et utilisé pour la musique militaire.

Clarinete : Instrument à vent en bois et à anche simple. Issu du chalumeau, cet instrument fut tout d'abord fabriqué en Allemagne au début du XVIII^{ème} siècle. Mozart fut le premier à le mettre en valeur en écrivant un concerto pour clarinete.

Classique : 1) Terme inadéquat servant à marquer la différence entre la tradition de musique écrite dite « sérieuse » et celle de la musique populaire qui n'a pas la même finalité.

2) Ce terme désigne aussi la musique écrite entre 1750 et 1830, époque pendant laquelle certaines formes très importantes de la musique, telles la sonate et la symphonie, furent développées.

Clavecin : Instrument à clavier et à cordes pincées, particulièrement en vogue au XVI^{ème} siècle. Du temps de Bach, le clavecin comprenait quatre octaves. Les cordes étaient généralement pincées par des plectres en plume. Bach fut le dernier compositeur à beaucoup écrire pour le clavecin. Au XX^{ème} siècle, un regain d'intérêt pour cet instrument amena des musiciens comme de Falla et Poulenc à lui dédier des concertos.

...Ephéméride du bicentenaire...

- 1^{er} juillet 1809 : Napoléon quitte Schoenbrunn.
- 4 juillet 1809 : L'armée française se concentre dans l'île Lobau.
- 4 juillet 1809 : Le Pape est placé en résidence surveillée à Savone
- 5 juillet 1809 : Début à Enzersdorf de la bataille de Wagram. L'Empereur bivouaque sur le champ de bataille.
- 5-6 juillet 1809 : Victoire décisive de Napoléon à Wagram
- 8 juillet 1809 : Metternich devient chancelier d'Autriche
- 10-11 juillet 1809 : Bataille de Znaïm
- 12 juillet 1809 : Armistice de Znaïm entre la France et l'Autriche
- 13 juillet 1809 : Napoléon rentre à Schoenbrunn. Macdonald, Oudinot et Marmont sont nommés maréchaux d'Empire
- 21 juillet 1809 : Divers domaines du Hanovre sont distribués par Napoléon Ier à des généraux et à de grands fonctionnaires de l'Empire ; les revenus en sont estimés à 2 323 000 francs.
- 23 juillet 1809 : L'archiduc Charles renonce à ses fonctions de commandant en chef de l'armée autrichienne
- 27-28 juillet 1809 : Victoire de Wellesley sur Soult à Talavera de la Reina
- 30 juillet 1809 : Expédition de Walcheren, près d'Anvers, tentative d'invasion britannique en Zélande, à Flessingue
- 2 août 1809 : Fouché mobilise les gardes nationales de quinze départements du Nord pour combattre les anglais.
- 8 août 1809 : Victoire de Soult et Mortier sur les Espagnols à Puente del Arzobispo.
- 9 août 1809 : Anvers se prépare à un siège.
- 11 août 1809 : Bataille d'Almonacid. Victoire de Victor et Sebastiani.
- 13 août 1809 : Bombardement de Flessingues par les anglais.
- 14 août 1809 : Capitulation de Flessingues.
- 15 août 1809 : Anniversaire de l'Empereur.
- 26 août 1809 : Le Pape refuse d'investir les évêques français.

Rédacteur en chef Campagne
Comité de rédaction, Comité de relecture,
Recherches historiques, Photothèque, Mise en page,
Responsable de publication : Campagne
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C°
Cernay

Messidor - Thermidor An CCXVII de la République une et indivisible

La Gazette N°65

*Le magazine bimestriel de
La Batterie des Grognards de Haute-Alsace
Batterie du 1^{er} Régiment des Grenadiers à pied de la Garde Impériale
et cantinière de l'Empire (1810)*
<http://www.bgha.org> info@bgha.org

METEO

C'est l'été et il sera chaud et beau sur la majeure partie de la France. Ailleurs, il sera beau et chaud. De possibles orages d'été seront néanmoins à prévoir là où ils vont frapper. Mettez-vous à l'abri et laissez passer. Dès la fin août nous serons en septembre et l'automne arrivera le 21.



HOROSCOPE

Cancer : né avant le 10, et tous les autres aussi, y a pas de raison, évitez d'être en retard car cancer l'heure, cer l'heure.

Lion : Né entre le 12 et le 14, surtout, soyez félin et si vous rencontrez féline, vous serez félin pour l'autre.

.....Le mot du secrétaire.....

Bien chers tous,
Tout d'abord, je vous prie d'excuser le retard pris dans notre publication dû à un mouvement du personnel bolchévique qui entrava la bonne marche de la maison. Devant des revendications gratuites éhontées, nous n'avons eu d'autre choix que de ne pas céder un pouce de notre beau magazine qui tire aujourd'hui à 25 exemplaires. Nous avons donc licencié les bolchéviques et embauché quatre chinois...communistes ! Quelque part, j'ai l'impression de m'être fait avoir. La direction vous prie de bien vouloir excuser ce désagrément dû en fait à une tendance excessive de ma part à la procrastination. Mea culpa !
Juillet et août sonnent encore à nos oreilles. La chaleur de l'été, l'odeur des embruns maritimes ou des prés fleuris de nos montagnes, titillent encore nos narines et embrument de souvenirs agréables notre mémoire. Juillet et août 2009 résonnent encore, à qui sait l'entendre, des cliquetis des cuirasses, du bruit des sabots et des attelages d'artillerie, des brodequins français sur le pavés viennois ou bava-

rois.
C'est l'époque des bicentennaires de 1809 et de la cinquième coalition contre la France, dans ce que l'on appelle improprement les guerres napoléoniennes puisqu'elles furent, en fait, fomentées pendant vingt ans par la perfide Albion.
Nous étions donc en juillet à Abensberg en Bavière notamment et ce fut un splendide déplacement. Les absents eurent bien tort de n'être pas présents. Nos tambours donnèrent à plein et plus qu'il n'en était dû, juste pour le plaisir de jouer devant une foule curieuse et admirative.
Nous avons entraîné nos guêtres également à Brienne-le-Château, là où le jeune Buonaparte étudia pendant 7 ans et où il s'y illustra en 1814 lors de la campagne de France, au crépuscule de son Empire. Sous les murs de ce magnifique château, nous avons retrouvé nombre de reconstitueurs dans des uniformes très haut en couleur.
Août a vu la BGHA animer une journée porte-ouverte dans une cave renommée du 68. C'est dans la cave de beussieur que j'ai oubié le dom. Hips !

Mais où on da bu tout plein de vin planc. Burps ! Et pis la tête elle a trounée houlala ! Y avait bême un nélicotère qui s'envolait. Hihhi ! Y tournait lui aussi mais dans le ciel hein, et oui, pas par terre ! Que t'es bête toi alors ! Et pis c'était « draule » ! Miââard ! Qu'est-ce qu'on a rigolé. Et puis je suis rentré-à-ma-maison-heu ! Et j'me suis dit que ça ferait une histoire à raconter-heu dans la gazett-euh ! Et pas toi-euh !
Ayant repris mes esprits, mon verbe, un café bien fort et une aspirine, j'ai repris aussi ma plume électronique et ai poursuivi le présent courrier avec un peu de mal aux cheveux.
C'est ainsi qu'a été cet été chez nous. Un de plus, où nous nous sommes retrouvés pour simplement le plaisir d'être ensemble et de continuer notre aventure qui perdure depuis 19 ans déjà. L'avenir ne dépend que de nous-même, non ?

Campagne

.....Portrait.....

Joseph VIALA l'enfant-soldat (1780-1793)

Joseph Agricola Viala est né le 22 septembre 1780 à Avignon et est mort le 6 juillet 1793 à Caumont-sur-Durance dans le Vaucluse. Il allait avoir 13 ans. En 1793, il habite en Avignon quand éclate dans le Midi une insurrection fédéraliste, après la chute des Girondins à Paris. Soutenus par les Anglais, les royalistes s'allient aux Fédéralistes, prenant le contrôle de Toulon et de Marseille. Face à ce soulèvement, les soldats de la République française sont obligés de se replier vers Avignon, abandonnant Nîmes, Aix, Arles, aux insurgés provençaux. Les habitants de Lambesc, de Tarascon, réunis aux Marseillais rebelles, se dirigent vers la Durance pour marcher sur Lyon, elle aussi en insurrection contre le pouvoir parisien. Ils espèrent briser la Convention et mettre ainsi un terme à la Révolution.

Neveu d'Agricola Moureau, Jacobin avignonnais, rédacteur du *Courrier d'Avignon* et administrateur du département du Vaucluse, Viala est devenu commandant de l'« Espérance de la Patrie », garde nationale des jeunes avignonnais. A la nouvelle de l'approche des insurgés marseillais, au début de juillet 1793, les républicains, principalement ceux d'Avignon, se réunissent pour leur interdire le franchissement de la Durance. Viala se joint aux gardes nationaux avignonnais. En infériorité numérique, la seule solution est de couper, sous le feu des insurgés, les cordages du bac de Bompas. Pour cela, il faut traverser une chaussée entièrement exposée à la mousqueterie des rebelles, et derrière laquelle les républicains



Joseph VIALA par ALIX

se sont retranchés. Les républicains hésitent néanmoins, jugeant l'opération périlleuse.

Selon les récits consacrés à l'événement, Viala, alors âgé de treize ans, s'élance vers le câble et l'attaque à coups d'une hache dont il s'est emparé. Plusieurs décharges de mousqueterie sont dirigées contre lui. Atteint d'une balle, il est mortellement blessé.

La tentative de Viala n'empêche pas les insurgés de passer la Durance. Toutefois, elle permet aux républicains d'opérer une retraite, sans pouvoir emmener le corps de l'enfant. Un de ses camarades, qui aurait recueilli ses dernières paroles, essaie, selon la tradition, de ramener son corps, mais il doit reculer devant les royalistes qui s'avançaient. Ceux-ci, traversant la Durance, auraient insulté et mutilé le cadavre de Viala, avant de le précipiter dans la rivière. Apprenant la mort de son fils, La mère de Viala aurait dit : « Oui [...], il est mort pour la patrie ! »

Viala est, avec Bara, l'une des plus connues des figures d'enfant-héros de la Révolution française, mais à

un degré moindre, car plus tardive. De fait, la presse jacobine ne l'évoque pas avant pluviôse an II. C'est surtout le discours prononcé par Robespierre devant la Convention le 18 floréal qui contribue à le faire connaître. À la demande de Barère, l'assemblée vote les honneurs du Panthéon : la cérémonie, qui doit se tenir d'abord le 30 messidor, est repoussée au 10 thermidor. Mais les événements du 9 thermidor et la chute de Robespierre empêche la cérémonie parisienne, qui n'aura jamais lieu. Toutefois, en prairial, Payan publie un « *Précis historique sur Agricola Viala* » qui contribue à le populariser. À Avignon, une fête civique est organisée le 30 messidor « en l'honneur de Bara et Viala ». Une gravure représentant ses traits est distribuée dans toutes les écoles primaires.

Le graveur Pierre-Michel Alix (1762-1817) a réalisé le portrait en buste ci-contre de Viala. Louis Jadin (1768-1853) a composé un *Agricola Viala, ou Le jeune héros de la Durance*, une pièce en un acte, joué le 1^{er} juillet 1794 à Paris.

On trouve dans « *le Chant du départ* », la strophe suivante : « De Barra, de Viala le sort nous fait envie ; Ils sont morts, mais ils ont vaincu »... Il fait partie des 660 personnalités à avoir son nom gravé sous l'Arc-de-triomphe de l'Étoile. Il apparaît sur la 18^e colonne (l'Arc indique **VIALA**).

En 1822, le sculpteur Antoine Allier a réalisé un monument grandeur nature en bronze, représentant Joseph Agricola Viala nu renversé, la main droite posée sur une hache, le bras gauche agrippé à un poteau avec anneau et morceau de corde. Suite à un don du Musée du Louvre, il a été érigé place Gustave-Charpentier à Boulogne-sur-Mer, en 1993. S'il avait vécu il aurait été intégré dans la Garde Impériale NDLA. (source : wikipédia, www.enfants-célèbres.fr)

Campagne

.....Rubrique technique.....

Le calendrier républicain

C'est Jean-Maurice qui m'a donné l'idée, à Benfeld, de faire une petite recherche historique sur le calendrier révolutionnaire que l'on a tous appris à l'école et tous oublié. Comme les sept nains, lorsque l'on nomme les fameux mois révolutionnaires, il en manque toujours un.

D'abord, d'où vient ce calendrier ? Au début de 1788 un certain Sylvain Maréchal publie un « *Almanach des Honnêtes Gens* ». Dans ce calendrier, les noms des Saints sont remplacés par ceux de savants et hommes de lettres, « bienfaiteurs de l'humanité », à la date de leur naissance (n) ou de leur mort (m).

On ne peut pas dire si cet almanach a eu une influence sur le futur calendrier républicain mais on peut constater que le ver anticlérical était déjà dans le fruit et que le culte de la Vertu allait avoir de beaux jours devant lui.

Quant à Sylvain Maréchal (1750-1803), son Almanach fit un flop et lui valut trois mois de prison à Saint-Lazare.

Le 14 juillet 1789, c'est la prise de la Bastille. Dès le lendemain, l'usage est pris d'appeler 1789 An I de la Liberté.

14 juillet 1790 : Fête de la Fédération à Paris, « Le moniteur » porte la mention : « 1er jour de la deuxième année de la Liberté ». Le 14 octobre 1791 est institué le Comité d'Instruction publique, formé de 24 membres (mathématiciens et astronomes comme Romme, Monge ou Lakanal, peintres comme David, poètes comme Chénier...). Il jouera un rôle majeur dans l'élaboration du nouveau calendrier.

2 janvier 1792 : L'Assemblée législative décrète : « Tous les actes publics, civils, judiciaires et diplomatiques porteront l'inscription de l'ère de la Liberté. L'an IV de l'ère de la Liberté a commencé le 1er janvier 1792 ».

20 septembre 1792 : Première séance

de la Convention. Victoire de Valmy. 22 septembre 1792 : La République est proclamée et La Convention décrète que « Tous les actes publics sont désormais datés à partir de l'an I de la République ».

Elle a chargé le Comité d'Instruction publique de préparer un nouveau calendrier. Le Comité, lui, a nommé un groupe de travail constitué par Romme (rapporteur), Dupuis, Guyton, Ferry, Lagrange et Monge pour réfléchir à un projet.

Pour la première fois dans l'histoire des calendriers, nous allons assister à la naissance d'un calendrier due à une volonté purement idéologique. Il s'agit d'en finir avec les pouvoirs de l'Église et son symbole, le calendrier grégorien, avec ses fêtes des saints, son jour du Seigneur va en faire les frais. Il faut y substituer des valeurs rationnelles.



Le groupe travaille donc en ce sens et Romme est en mesure de présenter le projet au Comité le 14 septembre 1793.

Ce projet est présenté comme suit :

« *l'ère vulgaire fut l'ère de la cruauté, du mensonge, de la perfidie et de l'esclavage ; elle a fini avec la royauté, source de tous nos maux. La révolution a retrempé l'âme des Français, chaque jour elle les forme aux vertus républicaines. Le temps ouvre un nouveau livre à l'histoire ; et dans sa marche nouvelle, majestueuse et simple comme l'égalité, il doit graver d'un burin neuf et pur les annales de la France régénérée.* » Romme avait remarqué que : «...*Les Égyptiens les plus éclairés de la haute antiquité, faisaient leurs mois égaux, tous de 30 jours, auxquels ils ajoutaient cinq épagomènes à la fin de l'année. Cette*

division est simple,..., elle convient au nouveau calendrier des Français ».

Un décret du 5 octobre 1793 adopte un premier calendrier. Les mois étaient alors nommés : « La République, L'Unité, La Fraternité... » Notons que ce projet était le deuxième d'une série qui en comportait sept. Le premier était « neutre » puisqu'il se contentait de numéroter les jours et les mois.

Le cinquième projet était « pour tout le Globe ». Les épagomènes étaient numérotés et les noms des mois étaient ceux des signes du zodiaque.

On discute encore et le 18 octobre 1793, une nouvelle commission est chargée d'étudier une nouvelle nomenclature et on y voit apparaître un nouveau nom : Philippe FABRE (1750-1794), l'auteur de la romance « Il pleut, il pleut bergère ». Fils d'un marchand drapier de Carcassonne, Philippe Nazaire François FABRE est un auteur-comédien ambulant. Il gagne une fleur d'or aux jeux floraux de Toulouse qui lui vaudra son surnom de FABRE D'EGLANTINE.

C'est certainement sous son influence et celle de CHÉNIER que l'on eut droit à : **Vendémiaire, Brumaire et Frimaire** pour l'automne, **Nivôse, Pluviôse et Ventôse** pour l'hiver, **Germinal, Prairial et Floréal** pour le printemps et **Messidor, Thermidor et Fructidor** pour l'été.

Le calendrier républicain était né petit à petit, à coup de décrets et de modifications. Il va mourir de la même façon, à coup de critiques. Sa mort sera aussi politique que sa naissance. Le 22 fructidor an XIII (9 septembre 1805), le Sénat décrète qu'à dater du 11 nivôse prochain, le calendrier grégorien sera remis en usage. Le 11 nivôse, c'était le 1^{er} janvier 1806.

Ce que l'on sait moins, c'est qu'il a été réutilisé du 6 au 26 mai 1871 pendant la Commune. Campagne

Abensberg 1809-2009

(suite de la page 3)
Et puis les Bavaroises... Ahhh ! La Bavaroise... Nous, on a bien la Charolaise, la Salers, la Frisonne ou la Montbéliarde, mais la Bavaroise, mesdames, messieurs, celle qu'on a vu paître sur le pavé d'Abensberg, c'est autre chose que ce que l'on trouve sur les étals des grandes surfaces. Et puis, quand elle vous regarde avec ses bons gros yeux tout noirs, la Bavaroise d'origine, avec son tampon du vétérinaire sur la fesse gauche, elle est capable de convaincre un régiment de végétariens de changer de régime. Meuhhh !!!

On nous avait demandé d'animer. Nous avons donc animé jusqu'au soir où nous avons joué au milieu d'une foule compacte, sur la place centrale et sur un podium installé là pour l'occasion. L'enthousiaste de la foule présente, nous donnait des ailes. Etant moi-même au milieu de la foule, j'entendais à maintes reprises « Toll ! », « Geil ! » ou encore « Wansinn ! » Bref ! Notre prestation, nos jeux de scène plaisaient et c'est tant mieux. Mais le soleil déclinant vers le ponant pour rejoindre son nadir, il nous a fallu laisser la place et quand même penser à reposer nos poignets. Nous retournâmes à notre hôtel sis à cent mètres de là, posâmes nos instruments et nous prîmes notre quartier libre comme bon nous sembla. La journée avait été bien remplie.



Le dimanche qui suivit commença par un petit-déjeuner fort copieux et

agréable à nos palais délicats. Faut dire que nous avons été choyés et l'hôtel était tout à fait convenable. Vers dix heures, conformément aux instructions reçues de notre hiérarchie, nous nous mîmes cette fois en grand uniforme portant fièrement le céléberrime bonnet d'oursin. A peine étions nous sur le pavé que des « OHHH ! » et des « AHHH ! » en allemand - qu'il faut prononcer : OHHH ! et AHHH - se faisaient entendre des badauds matinaux béats d'admiration.



Aux ordres du tambour-major, d'un coup de canne, notre petite troupe s'aligna comme un seul homme et Chistian, d'une main ferme porta son drapeau bien haut comme il se doit, tenant la hampe de ce dernier fermement. C'était le signe que les premiers accents allaient se faire entendre. Après dix heures, il n'y aurait plus grand monde en train de dormir dans le centre ville.

Il y avait de plus en plus de monde et la foule, même en ce dimanche matin, était déjà très dense. Nous déambulâmes donc comme la veille, nous arrêtant de temps à autres, devant les troquets de toile jusqu'à



l'heure du déjeuner. Il y avait une ambiance de fête extraordinaire mais la pause déjeuner fut la bienvenue. Il fallait se reposer et se préparer pour le défilé de clôture de l'après-midi.

La panse pleine, c'est ce que nous fîmes. Nous prîmes place dans l'immense serpent humain qui allait bientôt se contorsionner et ramper pendant une heure et demie au milieu d'une foule compacte, dense et conquise par avance. C'est ce qui se passa. Notre fière allure, nos airs virils, faisaient vibrer les cœurs tout autant que nos peaux de tambours elles-mêmes vibraient. D'autres uniformes s'étaient joints à nous et formaient un spectacle haut en couleur comme seule cette époque a su nous en donner.



Nous étions heureux cependant d'être au XXI^{ème} siècle et de vivre l'Europe d'aujourd'hui.

Vers seize heures, la fête se terminant, nous avons rapidement récupéré nos bagages, délaissé notre charmante hôtesse à l'hôtel et rejoint notre bus. Nous avons maintenant une longue route à refaire, vers nos foyers cette fois.

Ce retour se passa sans histoire comme souvent. La fatigue aidant, après la pause obligatoire de notre chauffeur, un film suffit souvent à nous assoupir. Nous plongeâmes alors dans les bras de Morphée à tour de rôle pour revivre sans doute les flonflons de la fête à laquelle nous participâmes avec bonheur.

Campagne

Abensberg 1809-2009

Près d'une année fut nécessaire pour finaliser une prestation à Abensberg en Bavière à l'occasion du bicentenaire de la bataille qui s'y déroula en avril 1809. C'est à coup de courriel entre la France et l'Allemagne que finalement nous pûmes partir joyeux pour ces terres lointaines. Contrat signé en poche, en bon pasteur et en bon président, Gérard établit la feuille de service qui va bien et réunit ses troupes bêlantes au lieu-dit Martinken-les-Bollwiller, le samedi 03 juillet 2009, à cinq heures du matin.



Comme c'est l'usage à la Garde, enfin à la Batterie, les grognards arrivèrent un à un, parfois à deux, au rendez-vous précédemment donné. Pour cette fois, seulement huit tambours répondirent à l'appel. Ce qui causa bien du souci à notre vénérable président ainsi qu'à notre vice-président. Mais bon, il fallait faire avec. Alors ceux présents se devaient d'assurer outre-Rhin, au pays des Germains. Les impedimenta chargés, les tambours en place dans leur housse protectrice, les bagages rangés, chacun pris place dans le grand bus qui nous paraissait drôlement vide. C'était bizarre. Et Dédé en chauffeur zélé et toujours présent mit la première et démarra son gros engin en direction de la frontière et du Rhin.

Un morceau d'asphalte français puis c'est la bande grise de l'autoroute A5, pardon de l'« Autobahn A fünf » (prononcer : « A fünf » NLDR) qui défilait sous les roues de notre autocar. Nous étions dans la campagne allemande pour revivre la campagne

d'Allemagne. Un voyage de 700 kilomètres nous attendait qui serait entrecoupé de pauses mesurées par notre chauffeur. « On s'arrête jusqu'à c'qu'on repart ! » nous précise-t-il toujours. C'est important car, moi par exemple, je n'aime pas du tout rester dans l'expectative et j'aime bien savoir où je vais. Après un petit café ou un thé de chez Thechado et un ou deux croissants pris dans le bus, chacun allait à ses petits ragots, ses petites blagues et commentait selon son humeur l'actualité passé, présente et à venir. Comme à chaque fois, ça discutait de tout et de rien et surtout des absents, enfin juste un petit peu.

Vers neuf heures, une première pause nous était imposée par le règlement n° 561/2006 du Parlement européen et le décret 2003-1242 et auxquels, en bon, en excellent citoyen européen, se conformait notre excellent conducteur. En fait Dédé conduit comme une machine. Normal, il s'appelle Dédé HAIRDEU. Tout est automatique chez lui et il paraît même qu'il n'aurait qu'un tout petit sabre pas laser. C'est comme cela, qu'un jour, alors qu'il transportait G.LUCAS, il aurait inspiré le fameux film et du coup, il aurait joué le rôle du nain sifflant à roulettes. De source sûre, LUCAS lui aurait dit, je cite : « Dédé, c'est pas a good name for le cinéma. Dobeul Dé no plou ! Deux fois Dé or Dé fois deux no plous !!! Oh ! Yes I found ! D2R2. » Une star était née. Mais de cela, notre chauffeur et l'humilité qui le caractérise, il n'en parle jamais.

Après quelques péripéties anodines, nous arrivâmes à l'entrée d'Abensberg-la-Bavaroise. D'un coup de portable Gérard fit apparaître le responsable des festivités qui nous dirgea vers notre hôtel. Le centre ville étant fermé et déjà bien animé, nous transportâmes à pied tout notre attirail et prîmes possession de nos quartiers. A ce moment, nous eûmes droit à un

sketch anti-napoléonien de la part d'un vieux grincheux réprobateur, une espèce de vieille carne aux états-d'âmes négatifs. C'était un con carneux. Rien d'important ! Aussitôt arrivés, nous nous mîmes en tenue de quartier d'abord et arpentâmes, pour nous échauffer, le pavé allemand. Les habits de lumière seront pour plus tard. Nos rangs clairsemés ne dénotèrent pas avec l'étroitesse des rues de la vieille ville et notre Cynthia-la-belle ajoutait à la beauté du cadre. Gérard, en silence, soupira de soulagement. La BGHA sera à la hauteur de son image et de sa réputation. Nous étions prêts et les peaux de nos instruments pourront vibrer au milieu d'une ville qui s'était replongée dans le passé. Nombre d'habitants s'étaient vêtus à la mode du début du XIX^{ème} siècle. Ca, c'était drôlement sympa. Alors nous déambulâmes au son de nos accents martiaux dans ces ruelles et découvrimus moult estaminets provisoires devant lesquels nous jouâmes deux, trois, quatre morceaux pour le plaisir des badauds attablés et le nôtre.



Souvent, l'aubergiste d'un week-end nous offrit une pinte de cette bière bavaroise à tomber par terre. Ce dont nous nous gardâmes bien d'ailleurs de faire.

Il faisait beau sous ce soleil de juillet. En tenue de quartier, c'était assurément agréable. Il y avait une ambiance vraiment particulière autour des fûts de bière, au fond de ce coin de Bavière. (suite page 6)

DES ORIGINES A LA BRIGADE DES SAPEURS POMPIERS

Créé sous l'Empire, le corps des sapeurs-pompiers, dont les bases furent jetées en 1699 par Dumouriez du Perrier, est l'aboutissement d'une lutte contre des incendies dévastateurs, longtemps assurée par des capucins ayant pour seules armes seaux et crochets, plus tard aidés par un système de guet, puis par les maçons et charpentiers réquisitionnés sous peine d'amende.

L'histoire de la lutte organisée contre les incendies commence au temps de l'Égypte ancienne, où des pompes manuelles ont peut-être été employées pour éteindre des incendies. Cependant, de telles tentatives étaient d'une ampleur limitée lorsqu'on les compare aux grandes organisations qui se sont développées ensuite à Rome et dans de nombreuses autres villes. La première brigade de pompiers romains (les *Vigiles urbani*) a été fondée avec pour mission de combattre le feu au moyen de seaux et de pompes pour transporter l'eau, mais également de divers outillages incluant jusqu'à des catapultes permettant de détruire les maisons avant l'arrivée des flammes afin de contenir le foyer de l'incendie.

Rome a subi de nombreux incendies d'une ampleur importante, notamment le plus connu qui commença aux abords du Circus maximus le 19 juillet 64 et détruisit plus des deux tiers de la ville de Rome. Le peuple qui cherchait un responsable pour ce désastre se tourna vers l'empereur Néron qui était suspecté de vouloir immortaliser son nom en renommant Rome *Neropolis*. Celui-ci rejeta finalement la responsabilité sur

une petite communauté orientale, celle des chrétiens. On raconte à propos de cet incendie qu'un Romain serait devenu très riche en achetant des propriétés lors de l'avancée des flammes et utilisant des équipes d'esclaves pour lutter contre l'incendie afin de préserver ses nouvelles acquisitions des flammes.

Plus récemment, une autre cité de grande taille connut un réel besoin d'organisation pour lutter contre les incendies. C'était la ville de Londres. Elle connut d'importants incendies en 798, 982 et 989, ainsi que le grand incendie de 1666. Cet incendie, qui commença dans la boutique d'un boulanger consuma une surface d'environ 5 km² de la ville, laissant dix mille personnes sans habitation. Les premiers tuyaux d'incendie furent mis au point par l'inventeur néerlandais Jan Van der Heiden en 1672. Ils étaient fabriqués en cuir souple et assemblés tous les 15 mètres à l'aide de raccords en laiton. La longueur et les raccords ont donné naissance aux normes actuelles.

À la même époque, aux États-Unis, Jamestown, Virginie a été détruite par un incendie en janvier 1608. Un système de surveillance des incendies fut mis en place à New York en 1648.

Garde pompe du 1er Empire



Les surveillants devaient patrouiller en inspectant les cheminées. Les tours de garde étaient réalisés par huit personnes. Ils réveillaient les habitants pour combattre l'incendie. À Boston, les importants incendies de 1653 et 1676 ont incité la ville à prendre d'importantes mesures pour lutter contre.

La pompe à incendie fut développée par le londonien Richard Newsham en 1725. Amenées jusqu'au lieu de l'incendie, ces pompes manuelles étaient servies par des équipes de plusieurs hommes et pouvaient délivrer jusqu'à 12 litres d'eau par seconde et ce jusqu'à une hauteur de 40 mètres.

Benjamin Franklin créa en 1736 à Philadelphie la *Union Fire Company*, première compagnie de volontaires en Amérique. Il n'y eut pas de pompiers salariés en Amérique avant les années 1850. Même après la formation de compagnies de pompiers professionnels aux États Unis, les problèmes de désaccords et de maîtrise de la répartition des territoires existaient encore. Les compagnies de New York furent réputées pour envoyer des coureurs portant de grands tonneaux permettant de recouvrir les bouches d'incendie avant l'arrivée des pompes. Des rixes éclataient souvent entre les compagnies de pompiers, afin d'avoir le droit de combattre le feu et ainsi obtenir l'argent donné à celle qui aura combattu l'incendie.

En France, après l'introduction des pompes par Dumouriez, Paris se dote d'un corps des gardes-pompiers en 1716. Le 15 août 1760, Denis Morat prend le commandement du corps et en améliore son organisation. La réputation du corps se répand en Europe. Pendant trente-trois ans, il quintuple les postes de garde permanents dans la Capitale qui est défendue par 270 gardes-pompiers.

En 1793, ce Corps devient « Compagnie des pompes publiques ». Sous le commandement de Ledoux, elle périclité gravement et devient inefficace. Napoléon Ier tente une réforme en 1801 sans grand succès.

En 1809, Napoléon I^{er} divorce de Joséphine de Beauharnais. Il hésite entre la sœur de l'empereur de Russie et la fille de l'empereur d'Autriche. Il accepte finalement l'offre de l'empereur d'Autriche, qu'il a contraint à la paix après la difficile victoire de Wagram. Ce mariage a aussi pour objectif d'apaiser les relations entre la France et l'Autriche, qui ont connu 18 ans de guerre. « J'épouse un ventre ! », dit Napoléon.

De son côté, Marie-Louise d'Autriche accepte de se « sacrifier pour le bonheur de l'État ».

Un mariage est d'abord célébré par procuration, à Vienne, le 11 mars 1810, comme le veut la tradition. Puis Marie-Louise vient en France. Impatient, l'empereur ne se contient pas et va à la rencontre du carrosse à Compiègne, le 27 mars. Le soir même, sans attendre le mariage officiel, il initie sa jeune épouse à ses devoirs conjugaux. Le lendemain, béat, il glisse à son aide de camp Savary : « Mon cher, épousez une Allemande, ce sont les meilleures femmes du monde, douces, bonnes, naïves et fraîches comme des roses ! »

Le lundi 2 avril 1810, à 40 ans, Napoléon épouse l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise, âgée de 18 ans. Pendant trois semaines, ils vivent une lune de miel, coupée du monde.

Le 1er juillet 1810, le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, organise un bal en l'honneur du mariage de l'empereur Napoléon Ier avec Marie-Louise, la fille de l'empereur d'Autriche François Ier. La fête a été préparée avec soin : une salle provisoire est construite dans les jardins de l'ambassade d'Autriche, rue du Mont-Blanc à Paris (actuelle rue de Provence dans le IX^e arrondissement), par l'architecte Bénard et doit permettre la réception de plus de 1 500 personnes. Les aigles des empires français et autrichiens se côtoient.



Tentures et guirlandes couvrent les parois en bois sur lesquelles ont été fixés des miroirs. L'éclairage est réalisé par 73 lustres de bronze fixés au plafond. Pour mieux protéger les convives d'une pluie éventuelle, le toit est recouvert de toiles bitumées. Et pour que tout soit prêt dans les délais, les peintures qui recouvrent les murs de la salle contiennent de l'alcool, ce qui leur permet de sécher plus rapidement. Tout est somptueux, mais... hautement inflammable.

De fait, avec une grande rapidité, la fête va se transformer en tragédie, fatale pour de nombreux convives. Pendant la soirée, une bougie communique le feu aux tentures et embrase, en quelques minutes, la salle de danse déjà surchauffée. Avisé du début de l'incendie, l'Empereur décide de mettre son épouse en sécurité ; l'ambassadeur et tous les officiers de la légation d'Autriche quittent également l'ambassade. Après avoir fait conduire Marie-Louise au palais de l'Élysée, l'Empereur revient aussitôt sur le lieu de l'incendie. Un certain nombre des invités a quitté le bâtiment dans le calme mais l'embrassement soudain du plafond et des décorations recouvre les malheureux qui n'ont pu fuir d'une chape de feu. Le mouvement de foule provoque de nombreuses chutes et chacun tente de s'extraire de la fournaise, sans galanterie aucune. Les femmes s'effondrent, les hommes trébuchent ou accrochent leurs épées dans les robes. Deux des trois issues sont la proie des flammes et la seule voie de secours vers le jardin, se transforme en goulot d'étranglement.

Postés à l'extérieur, les gardes pompiers tentent d'accéder à la salle mais ne peuvent remonter le flot des convives paniqués qui descendent. Une pluie de braises tombe sur les invités. Les femmes aux épaules et aux nuques dénudées sont plus vulnérables que les hommes. Chevelures et toilettes prennent feu. Dans la bousculade, des hommes et des femmes sont piétinés. L'Empereur, en chef de guerre, dirige les secours, son habit est sali et ses chaussures brûlées par les braises qui jonchent le sol. A deux heures du matin, un corps complètement carbonisé est découvert dans un bassin du jardin, sous les débris de la salle. (Suite dans la Gazette 66)

(Source : Historia, wikipédia, BSPP)

Campagne